

**Albert & Élisabeth**

Couverture  
**Voyage au Congo, 1928**

Page de droite  
**Dépôt de gerbe par les souverains, 1926**

Esmeralda de Belgique · Christophe Vachaud

# Albert & Élisabeth



***Racine***



# Mes grands-parents

*Albert et Élisabeth furent sans conteste les souverains les plus aimés de l'histoire de la Belgique. Ils jouirent dès le départ d'une aura favorable dans l'opinion publique. Après Léopold II, roi distant, devenu impopulaire au crépuscule de son règne, ce fut l'avènement d'une monarchie plus moderne et proche de ses sujets. Maniant pour la première fois l'art de la communication, le jeune couple royal sut gagner les cœurs des Belges en offrant l'image d'une famille simple et unie.*

*Au terme de la Première Guerre mondiale, le Roi-Chevalier et la Reine-Infirmière furent perçus comme des héros. Le décès accidentel d'Albert I<sup>er</sup> en 1934 les transforma en véritable mythe. Cependant, ces deux personnalités hors du commun restaient bien humaines, avec des faiblesses, des doutes et des passions parfois éloignés de la légende.*

*N'ayant pas connu mon grand-père et peu connu ma grand-mère, j'ai éprouvé l'envie de les découvrir et de retracer leur destin. Tout d'abord au travers de leur enfance respective dans des atmosphères familiales très différentes ; puis au fil de leur mariage qui, bien qu'initialement arrangé par les Cours de Belgique et de Bavière, se mua peu à peu en une union toute de tendresse et de complicité, le règne ensuite avec les épreuves et la gloire, la tragédie de Marche-les-Dames qui anéantit le couple et enfin, après le décès de son époux, la longue vie active d'Élisabeth, femme de convictions et de passions.*

*Dans cet album, grâce également aux nombreuses photos privées, pour la plupart inédites, glanées et rassemblées par Christophe Vachaud, nous présentons un portrait humain et intime des troisièmes souverains belges que le monde entier célébra il y a cent ans.*

Esmeralda de Belgique

*Esmeralda*

Albert et Élisabeth  
à Arosa, 1933

*Albin*



# La jeunesse d'Albert

Albert Léopold Clément Marie Meinrad de Saxe-Cobourg-Gotha naît le 8 avril 1875, rue de la Régence à Bruxelles. Ses parents, le comte et la comtesse de Flandre, ont déjà trois enfants. Baudouin, né en 1869, est l'héritier présomptif après son père, Philippe, du trône de Léopold II, son oncle, dont le fils unique, Léopold, est mort à l'âge de neuf ans. Viennent ensuite Henriette et Joséphine, nées en 1870 et 1871.

Philippe, comte de Flandre, a épousé Marie, princesse de Hohenzollern-Sigmaringen. Cette union de deux familles princières d'importance est approuvée par Léopold II et en Angleterre par la reine Victoria, qui s'occupe volontiers d'organiser les mariages de ses cousins et témoigne beaucoup d'affection à son « bon Philippe ».

Celui-ci, à l'opposé de son frère Léopold II, n'a pas l'ambition de régner et refusera successivement les trônes de Grèce et de Roumanie. Fin lettré, il se passionne pour les livres, particulièrement les éditions originales, et constituera l'une des plus importantes bibliothèques d'Europe, avec plus de 30 000 ouvrages. Léopold II jugé suffisamment nanti par sa charge, c'est au comte de Flandre que revient une bonne part de l'héritage de Léopold I<sup>er</sup>. Il dispose ainsi d'une grosse fortune que de bons placements augmentent encore.

Entre le palais de la rue de la Régence et le château des Amerois en Ardenne, les Flandre mènent grand train. Ils ont à leur service environ 70 personnes et leur table est réputée.

Dans l'intimité familiale, Philippe et Marie sont des parents peu démonstratifs. Albert, son frère et ses sœurs grandissent dans une atmosphère empreinte de protocole et d'une certaine froideur. D'une nature peu expansive qu'accentue encore une surdité précoce, le comte de Flandre préfère la chasse ou la compagnie des livres. La Comtesse est plus indulgente mais, dévote et nourrie du sens du devoir, elle a du mal à manifester son affection. Elle se réfugie dans la peinture et le jardinage.

Confiés à des précepteurs et fréquentant davantage les gens de maison que leurs propres parents, les enfants développent entre eux des liens très forts. Albert admire Baudouin, son aîné, avec qui il mettra même au point un langage codé. Et tandis qu'Henriette est la confidente de Baudouin, Albert trouve en Joséphine une complice pour jouer des tours pendables aux cousins et employés de maison qu'ils affublent de sobriquets.

Quant aux invités de leurs parents, ils les traitent de manière impitoyable... Le roi Ferdinand de Bulgarie est l'une de leurs victimes. Ils lui écrivent des lettres anonymes de menaces durant sa visite officielle en Belgique, provoquant son départ précipité de Bruxelles.

Les enfants se plaisent au domaine des Amerois, où ils jouissent de plus de liberté. Albert parcourt la forêt et y fait de longues randonnées à vélo, d'une ferme à l'autre, échappant à l'atmosphère conformiste de la maison qui parfois l'opresse.

Albert de Belgique, 1896

Le jeune garçon s'intéresse aux idées nouvelles, au progrès social. Il lit des ouvrages d'économie et de sociologie et en débat avec ses précepteurs, notamment le général Jungbluth, qui restera toute sa vie à son service.

Le 23 janvier 1891, l'adolescence insouciante d'Albert s'interrompt brutalement. Son grand frère et confident, Baudouin, décède d'une pneumonie à l'âge de 21 ans. Le pays est sous le choc : l'héritier du trône était très populaire. Le drame affecte particulièrement le comte de Flandre, qui en sortira très marqué et changé. Tandis qu'Henriette pleure son frère préféré, Albert ressent cruellement l'absence de cet aîné tant admiré. Bien plus tard, pendant la guerre, il confiera d'ailleurs à sa sœur : « Si Baudouin avait vécu, que notre vie eût été différente et plus heureuse ! Quelle force d'être deux au lieu d'un ! Il aurait tout mieux fait que moi... »

Fin 1891, Albert entre à l'École militaire pour achever sa formation. Les années qui suivent le voient représenter son père et son oncle, le Roi, en de nombreuses occasions familiales et officielles. Il entreprend des voyages, notamment aux États-Unis où il passe plusieurs semaines. Enfin, il songe à se marier. Léopold II a prévu des candidates, mais Albert en décidera autrement...





Page de gauche

**Le comte et la comtesse de Flandre, vers 1870**

Le 25 avril 1867, le prince Philippe épouse à Berlin la princesse Marie de Hohenzollern-Sigmaringen. Les jeunes gens se sont vus, se sont plu et Léopold II a donné son consentement à une union favorisée par la reine Victoria.

**Le palais des comtes de Flandre, rue de la Régence**

En 1866, le comte de Flandre achète à la Ville de Bruxelles un édifice dans lequel il s'établira à partir de 1868, après que l'architecte Gustave Saintenoy l'a agrandi et doté de riches intérieurs.

**La famille de Hohenzollern-Sigmaringen autour de la comtesse de Flandre, 1873**

De gauche à droite, debout : la princesse Élisabeth de Roumanie, la comtesse de Flandre, le prince Guillaume de Wied, le prince Charles de Roumanie, le prince Léopold de Hohenzollern. Assis : le prince Charles-Antoine de Hohenzollern, la princesse Antonia, née infante de Portugal, la princesse douairière Marie de Wied, sa fille Marie et la princesse Joséphine de Hohenzollern.





Elisabeth

# Les premières années d'Élisabeth

Élisabeth Gabrielle Valérie Marie Wittelsbach, fille de Charles-Théodore et Marie-José, ducs en Bavière, voit le jour le 25 juillet 1876 à Possenhofen, au bord du lac de Starnberg, près de Munich. Apprécié par l'aristocratie et la haute bourgeoisie allemande, ce lieu de villégiature est empreint de mystère et de romantisme. L'impératrice Sissi, tante et marraine d'Élisabeth, y est née et c'est sur la rive opposée, devant son château de Berg, que le roi Louis II s'est noyé.

Toute sa vie, Élisabeth gardera la nostalgie de sa jeunesse en Bavière, passée dans l'insouciance et la chaleur familiale parmi ses frères et sœurs : Sophie, l'aînée, Marie-Gabrielle, sa cadette de deux ans à laquelle elle est particulièrement attachée, les petits frères Louis-Guillaume et François-Joseph et sa demi-sœur Amélie, issue du premier mariage de son père.

Celui-ci avait épousé une cousine, Sophie de Saxe. Fervente d'histoire et de musique mais de santé fragile, elle mourut tragiquement à vingt-deux ans, un an et demi seulement après la naissance de sa fille. Sous le coup du chagrin, n'ayant pu la sauver alors qu'il étudiait la médecine, le jeune père quitta l'armée et ses fonctions d'officier de cavalerie pour se spécialiser en ophtalmologie. Sept ans plus tard, il se remarie avec Marie-José de Bragance, infante du Portugal, âgée d'à peine dix-sept ans.

Consacrant désormais son énergie et son temps à sa profession, Charles-Théodore ouvre trois cliniques, à Munich, Tegernsee et Meran, et y réalise plus de 5 000 opérations de la cataracte, enregistrant un taux de réussite exceptionnel pour l'époque. Ne faisant pas payer ses patients, il suggère une contribution volontaire aux plus riches. La duchesse Marie-José suit des cours d'infirmière et devient son assistante. Après la mort de son mari, elle sera à l'origine de la fondation qui soutient encore aujourd'hui la clinique de Munich.

Charles-Théodore exerce une grande influence sur Élisabeth. Homme organisé, passionné de science, il prend tous les jours le train à Possenhofen pour se rendre à Munich, où il opère dès 7 heures du matin et reçoit ensuite ses patients. À la maison, il insuffle discipline et goût de l'étude à ses enfants. Ceux-ci apprennent plusieurs langues et jouent divers instruments de musique. Désirant les ouvrir au monde, leur père les met en contact avec des gens de différents milieux et nationalités. Sophie Toerring, sa fille, évoquera de manière émouvante l'amour et l'admiration qu'elle et ses frères et sœurs lui vouaient : « Si notre père avait eu une querelle avec Dieu, nous aurions pris le parti de notre père... »

Élisabeth est une jeune fille vive, voire un garçon manqué. À Possenhofen comme à Tegernsee, elle monte à cheval et fait de l'escalade. Elle aime la plaisanterie. Ainsi, elle disparaît un jour avec sa sœur Marie-Gabrielle. Toute la maisonnée cherche les deux fillettes et l'inquiétude est telle que la police est avertie. On finit par trouver les deux fugueuses tranquillement installées sur le toit du château,

Élisabeth,  
duchesse en Bavière

ravies de l'émoi qu'elles ont causé... Une autre fois, toujours avec sa complice Marie-Gabrielle, elle déplace la voiture d'un charretier venu livrer de la nourriture au château. Assise à la place du cocher, elle dissimule la carriole un peu plus loin afin d'observer l'inquiétude du pauvre homme devant la disparition de ses chevaux.

En 1890, les deux adolescentes sont envoyées au pensionnat Saint-Joseph de Zangberg. Après quatre années, elles en sortiront transformées. Qualifiée d'«immature» sur un premier bulletin, Élisabeth fait des efforts et ses notes s'améliorent, surtout en calligraphie et en musique. Elle se lie même d'affection avec la sévère mère supérieure Salésia Hamel et lui écrira pendant des années, signant un jour une carte avec sa sœur par ces mots : «Vos musiciens de dortoir déments...»

Sortie de pension, Élisabeth parfait son éducation à la maison. En 1898, elle accompagne ses parents et ses deux sœurs en Afrique du Nord et tandis que Charles-Théodore opère des Bédouins en Algérie, forte de quelques rudiments d'arabe, elle va à la rencontre de la population locale. Elle découvre également la beauté des ruines antiques en Tunisie. C'est l'éveil d'une passion pour les voyages et l'histoire...





**Le duc Charles-Théodore en Bavière, dit «Gackel»**

Le surnom donné au duc provoqua un jour une méprise quand, avant une visite chez Sissi, à Ischl, la duchesse Ludovika, accompagnée de son fils et de sa fille Mathilde, envoya un télégramme : «Arrive avec Gackel [caquet] et Spatz [moineau].» Un domestique portant deux cages à oiseaux les accueillit à la gare. Le 29 avril 1874, le duc Charles-Théodore avait 35 ans quand il épousa en secondes noces l'infante Marie-José de Portugal.

**Marie-José, Aldegonde et Marie-Thérèse de Portugal**

Fille du roi Miguel 1<sup>er</sup> de Portugal, qui vivait en exil dans le monastère de Bronnbach, Marie-José de Bragançe pose ici aux côtés de deux de ses cinq sœurs. Marie-Thérèse épousera l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, dont descendent les princes de Liechtenstein. Marie-Anne deviendra grande-duchesse de Luxembourg tandis que Marie-Antoine s'unira au duc de Parme. Leur fille, Zita, sera la dernière impératrice d'Autriche.

Page de gauche

**Château de Possenhofen, Bavière**

Acquis par le duc Maximilien en Bavière en 1834, le château de Possenhofen, situé sur la rive occidentale du lac de Starnberg, vit grandir la jeune Élisabeth et sa famille. Outre un palais à Munich, le duc Charles-Théodore disposait d'un autre château, en bordure du lac de Tegernsee, et d'une résidence d'été à Bad Kreuth, dans les Alpes bavaroises.



# Une union heureuse

Dès 1895, pour des raisons différentes, les familles d'Albert et d'Élisabeth se sont mises en quête du conjoint idéal pour leur enfant. La coutume veut que les filles se marient avant vingt-cinq ans, Élisabeth fête ses vingt ans. Pour Albert, qui accèdera un jour au trône de Belgique, le choix sera politique, la décision appartient autant à son oncle Léopold II qu'à ses parents. En effet, le vieux Roi a fait inscrire dans la Constitution du pays qu'un prince ne peut se marier sans le consentement du souverain, sous peine d'être déchu de ses droits dynastiques.

Or, en 1897, Albert tombe amoureux d'une princesse française rencontrée aux funérailles de la duchesse d'Alençon, belle-mère d'Henriette la sœur d'Albert, mais aussi tante d'Élisabeth, qui a trouvé la mort dans l'incendie du Bazar de la Charité à Paris. Albert et Élisabeth sont tous deux présents à la cérémonie, et c'est sans doute leur première rencontre... Mais c'est au charme d'Isabelle d'Orléans, arrière-petite-fille du roi Louis-Philippe, qu'Albert succombe. Un vrai coup de foudre, semble-t-il. Rentré en Belgique, il en fait part à ses parents qui approuvent son choix. Malheureusement, Léopold II oppose son veto, invoquant la surdité du père de la princesse. Combinée à celle du comte de Flandre, elle pourrait rendre la progéniture d'Albert et Isabelle malentendante... Tout cela masque à peine la véritable haine que le souverain belge voue aux Orléans. Albert et son père insistent. Les missives entre les deux frères se font glaciales. Chacun campe sur ses positions.

Devant l'impasse, la famille envisage sérieusement Erzsi, la petite-fille de Léopold II. Albert, lui, songe toujours à Isabelle pour laquelle il gardera longtemps de tendres pensées. Bien des années après, Élisabeth manifera encore quelque contrariété à cette évocation... Volant au secours de son frère, Henriette invite Albert chez elle à Paris pour lui vanter les mérites de deux duchesses bavaroises. La beauté de Marie-Gabrielle le séduit, certes, mais elle est fiancée. Reste donc Élisabeth... À Bruxelles, le comte et la comtesse de Flandre ne manifestent aucun enthousiasme pour une telle alliance: les Wittelsbach, peu nantis, sont réputés pour leur excentricité. À tout prendre, Philippe et Marie préféreraient Erzsi, que Léopold II a promis de richement doter.

Le temps passe et une rencontre entre Albert et Élisabeth est finalement organisée à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle. Au cours d'un dîner, le 23 avril 1900, ils conversent longuement. Élisabeth apprécie le jeune homme timide. Et Albert la décrit comme «charmante sous tous les rapports»... C'est ainsi que, dès le mois de mai, avec la bénédiction des parents et de Léopold II, qui, récemment brouillé avec sa fille Stéphanie, ne songe plus à Erzsi, sa petite-fille, les jeunes gens se revoient à Paris. Ils y passent de nombreuses heures ensemble et Albert demande la main d'Élisabeth. Les fiançailles se déroulent sans plus tarder chez Henriette.

Albert et Élisabeth, 1900



### La Reine jouant du violon

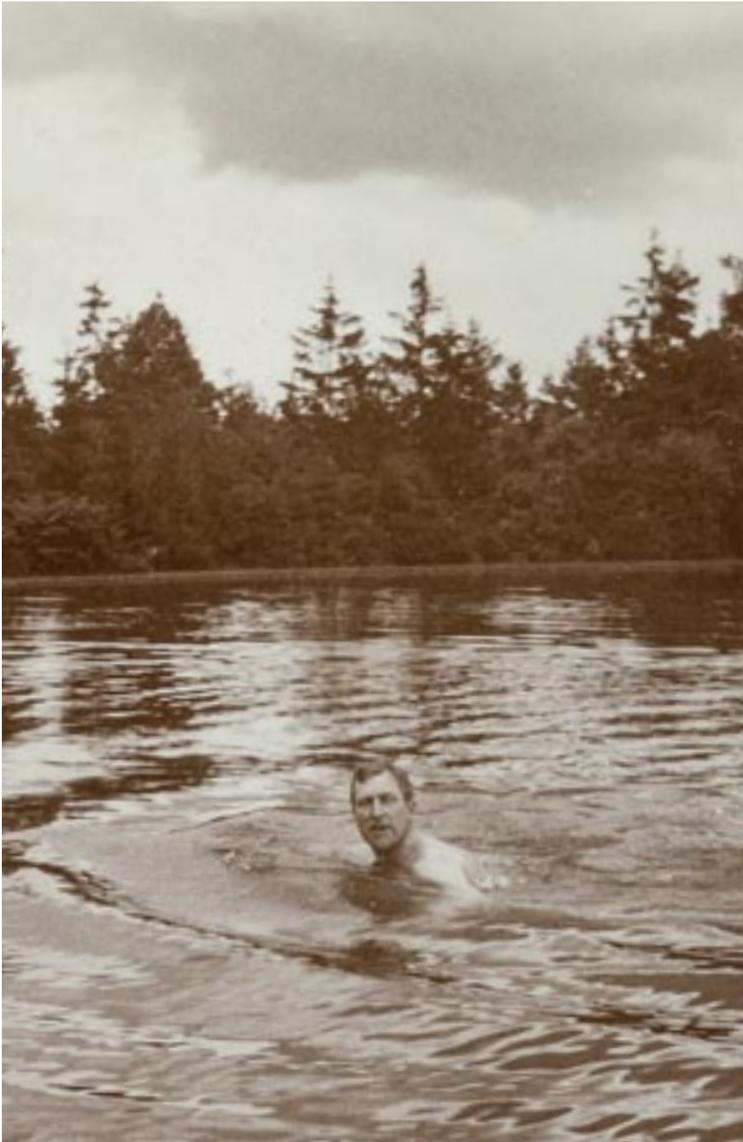
Élisabeth nourrit une passion intense pour la musique. Elle aime rencontrer les artistes et s'entoure des meilleurs virtuoses. C'est ainsi qu'Eugène Ysaÿe, le violoniste le plus réputé de son temps, deviendra son professeur.

### Albert à Ciergnon, 1904

À l'instar de son épouse, Albert aime nager, comme ici dans un étang proche de Ciergnon.

### Élisabeth et Marie-José

Marie-José vénère son père et admire sa mère, avec qui elle partage parfois des moments de tendresse. Sa chevelure crépue lui vaut le surnom de « petit lion » de la part d'Eugène Ysaÿe, ce à quoi la princesse répond, furieuse : « Attention, les lions aiment la grosse viande ! »





# La Grande Guerre

Bruxelles, 1<sup>er</sup> août 1914  
À Guillaume II, empereur d'Allemagne

*Votre Majesté et cher Cousin,  
La guerre qui menace d'éclater entre deux puissances voisines me plonge  
dans de graves réflexions comme tu dois aisément le comprendre...  
Les relations de parenté et d'amitié qui unissent étroitement nos deux familles  
m'ont incliné à t'écrire et à te prier aussi, dans ces heures graves, de me donner,  
ainsi qu'à mon pays, la garantie que notre neutralité sera respectée.*

*Confiant en cela, je reste toujours  
Ton fidèle et dévoué cousin.*

Albert

Cet extrait provient de la lettre qu'Albert rédige en allemand, avec l'aide d'Élisabeth, dans la soirée du 1<sup>er</sup> août. Une ultime tentative qui n'aboutira pas. Depuis l'assassinat, par un nationaliste serbe le 28 juin à Sarajevo, de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, l'Europe est en ébullition. Sous la pression de l'Allemagne, l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie soutenue par la Russie, elle-même alliée de la France.

Dans le but d'attaquer cette dernière, le Kaiser vient de demander le libre passage de ses troupes en Belgique, alors même qu'un traité signé par les grandes puissances garantissait la neutralité de notre pays. L'Allemagne rompt cet accord et pénètre sur le territoire belge le matin du 4 août. La Première Guerre mondiale a commencé.

Le même jour, le Roi se rend à cheval au Parlement. La Reine et ses trois enfants le rejoignent en calèche. Il prononce un discours dans lequel il déclare notamment : « Une seule vision emplit les esprits : notre indépendance compromise... » Acclamé par les députés debout, Albert entre ce jour-là dans la légende. En tant que chef de l'armée, il se met à la tête de ses troupes pour tenter de résister à la formidable poussée allemande. Mais les événements se précipitent. Forcé de se replier sur Anvers, Albert s'installe au Palais provincial, où sa famille le retrouve le 17 août. Élisabeth insiste cependant pour retourner à Bruxelles s'occuper des blessés qui affluent au Palais royal transformé en hôpital. Heureusement, on parvient non sans mal à l'en dissuader... Trois jours plus tard, les Allemands pénètrent dans la capitale.

La situation devient bientôt critique dans la ville assiégée, « en mouvement comme une fourmilière dérangée », note Élisabeth dans son journal. Albert décide d'envoyer ses enfants en Angleterre. Le 31 août, ils embarquent pour Douvres sur le *Jan Breydel* avec leur mère. Lord Curzon, ancien vice-roi des Indes, leur offre l'hospitalité dans son domaine de Hackwood pour plusieurs mois. Au bout d'une semaine, Élisabeth rentre en Belgique. Tout au long de la guerre, elle rendra visite à ses enfants - Léopold étudiant à Eton, Charles à Winchester et Marie-José à Brentwood - en même temps qu'elle servira de messagère entre son mari et les autorités britanniques.

Les renforts alliés promis n'arrivant pas, le Roi ordonne l'évacuation d'Anvers le 7 octobre et l'armée se replie derrière l'Yser. Albert installe son grand quartier général à Furnes et est hébergé avec la Reine à La Panne, dans la villa *Maskens* qui appartient à des diplomates réfugiés en France. « Nous sommes toujours les coucous qui vont dans le nid des autres », note Élisabeth, avec humour, dans son journal.

Le roi Albert et la reine  
Élisabeth sur le front